

## **La Robe d'Antoinette** (2002, ed. Bellier, Lyon)

Le titre est emprunté à l'un des courts récits qui composent le recueil dont l'unité vient de ce qu'ils sont tous inspirés par le Quercy. Quoiqu'ils soient toujours présents, vous découvrirez bien plus que des paysages, toute la mémoire du causse. Les lieux se trouvent imprégnés de l'histoire des hommes et des femmes qui les hantent, une rudesse qui frôle la tragédie, une tendresse qui permet l'éclosion du fantastique. Ainsi parfois se rejoignent les légendes locales ou inventées, et des événements de la réalité, comme s'ils se vivifiaient réciproquement.

Récits pris entre le témoignage et le conte, ils mettent en scène toujours le monde rural, où interviennent des forces indéchiffrables, hostiles ou bienveillantes, des personnages (*Sous le tilleul* ; *La robe d'Antoinette*), des objets (*Le payrol* ; *Les oiseaux de Pierre*), des animaux (*Le bouc* ; *L'animal*), des paysages (*Métamorphoses*), le sol lui-même avec les traces de son lointain passé (*Sainte Claire*), et son dialogue avec les eaux souterraines (*Le Puits*).

Ce qui est au centre de la narration n'est pas l'explication d'un fait étrange, mais l'ordre que ce fait étrange développe en soi et autour de soi : le dessin, la symétrie, le réseau d'images qui se disposent autour de lui comme dans la formation d'un cristal.

### **Extraits des différents récits :**

#### **L'animal**

Le lendemain, lorsqu'à la même heure il apparut au fond du champ, je m'avançai au bord de la terrasse pour me rapprocher le plus possible de son parcours tout en restant à l'abri du toit de l'appentis. J'attendis sans le quitter des yeux. Quand il fut près de l'angle Nord il s'immobilisa, puis se tournant vers moi il me montra sa face sans regard. Son pelage gris et plat ajoutait à l'impression pénible d'un être mutilé, enfermé dans une vieille armure de métal terni qui colle à la peau et dont on ne peut se défaire. Mon malaise s'accroissait et je frissonnais sous la chaleur même. Figée, incapable d'aucun mouvement, j'aurais voulu enterrer ce fantôme, l'effacer du décor dont la terrible solitude soudain me pesait.

#### **Les Oiseaux de Pierre**

Le soir vint, puis la nuit. J'entendis dans ma chambre un doux vol de chauve-souris. Elles entraient parfois lorsque je laissais ma fenêtre ouverte et s'esquivaient rapidement, mais cette nuit-là, j'avais fermé toutes les ouvertures. Je descendis silencieusement dans le noir : le vol semblait m'accompagner, mais si légèrement que je pouvais croire à une illusion. Cependant, la lumière lunaire entrait par la grande baie de la cuisine qu'elle éclairait suffisamment. A plusieurs reprises je vis passer comme un grand voile qui effaçait les contours ; cela faisait, rapidement, comme une vague obscure déferlant dans la pièce et puis se retirant. Les cinq pierres sur le bahut brillaient très blanches et d'un aspect fragile comme des coquilles. J'en saisis une et il me sembla que je tenais une petite chose palpitante et duvetée, d'un velours chaud et soyeux. Je lâchai tout, effrayée, courus dans ma chambre où je m'enfermai, et j'attendis les lueurs du petit matin.

#### **Le payrol**

Contre le mur de la citerne, un abreuvoir. Je vis alors, dans cette vasque taillée, un récipient scintillant comme un soleil : un seau en cuivre rouge, un joli payrol tout ciselé d'arabesques avec son anse de fer forgé.

Il ressemblait à celui que ma grand'mère utilisait dans le garde-pile pour prélever le grain qu'elle distribuait aux poulets. Elle enfouissait sa main dans cet objet brillant et jetait les

poignées de blé sur les grandes pierres lisses de la basse-cour. Cela faisait une pluie pétillante de points d'or qui rebondissaient autour d'elle. Un jour je la vis porter le grain dans une bassine de métal blanc. Je lui demandai où se trouvait le joli cuivre ciselé, mais elle marmonna des paroles confuses d'un air contrarié.

Trente ans plus tard je retrouvais le même seau dans un tout autre lieu, au fond d'un abreuvoir. Il était d'ailleurs bien étrange qu'un objet devenu une antiquité recherchée fût ainsi offert à la convoitise des rôdeurs et dépeceurs de maisons abandonnées. Je n'osais pas le toucher mais je vis de près les arabesques fleuries et je m'aperçus qu'il était humide et contenait encore un peu d'eau. La citerne elle-même, vaste comme une chapelle, était emplie d'une ombre miroitante : une eau claire luisait, et par le jeu des lumières filtrant de la voûte faite de pierres disjointes, on voyait le fond du roc creusé, gris, rose et doré. J'y surpris ainsi mon visage d'adolescente, mobile et rieur. Je me perdis ainsi dans ce mirage, remontant les années, et retrouvant cette impression d'enchantement que procure la danse des lueurs sous la voûte fraîche des citernes.

### **Métamorphoses**

Bien vite, un malaise vint m'habiter : tout en espérant une habitation, quelque bâtisse (mais la carte n'indiquait aucun lieu de ce genre à l'entour, pas même une étable), je redoutais en même temps toute rencontre qui me tirerait de cette étrangeté. En fait, tout événement quel qu'il soit, même banal, m'aurait semblé chargé de maléfices. Ainsi je sursautais au froissement des brindilles, un lézard s'enfuyait, projetant un éclat métallique, les petites sauterelles jaillissaient en gerbes à mon approche, la mante aux pattes fines comme des fétus s'immobilisait, mimant la paille. La peur qui s'installait dans les corps des insectes petit à petit me gagnait. Dans cet univers de crissements, de vies aux frontières du végétal et du minéral, j'étais l'anomalie. Aucun humain, depuis longtemps, n'avait franchi l'enceinte pierreuse, aucun être de chair pulpeuse. Je voulais atténuer, effacer ma présence, ne rien troubler de cette immobilité. Aussi je m'arrêtai et je m'assis dans l'ombre d'un genévrier, recroquevillée, menton sur les genoux.

Ainsi la nuit s'est installée, puis le jour. Hormis les longues ombres du matin qui s'amenuisent, et puis les ombres de l'après-midi qui s'étirent jusqu'au soir, rien ne vient animer cet étrange cadran solaire ayant l'arbre foudroyé pour aiguille. Pour quels astronomes géants, pour quels observateurs venus d'ailleurs ? Je suis entrée dans un monde dont je ne connais ni les dimensions ni les codes. Sans mes repères, je suis progressivement absorbée, réduite à la passivité, digérée par cet univers inconnu. La lumière de ma conscience peu à peu faiblit, la réalité de mon existence s'amenuise pendant que se transforme mon apparence corporelle. Je perds ma forme humaine, puis disparaît la perception même que j'en ai.

### **Le puits**

Le père Pradou s'affaire autour de l'homme au coudrier, il lui montre l'endroit « qui sent l'eau ». L'autre arpente le champ, imperturbable comme les bœufs qui tracent leur sillon d'un bout à l'autre en ligne bien droite, et je reviens et je recommence. Pradou s'impatiente, pourquoi ne pas aller directement vers le lieu qu'il a lui-même repéré ? Il suffirait de confirmer, de préciser à deux ou trois mètres près, pour commencer à creuser. Il l'a fait venir pour ça, juste pour confirmer ce que lui, Pradou, sait déjà ! Pradou se méfie du sourcier, ce sont gens à pouvoirs, ils peuvent vous embobiner, il faut se mettre bien avec eux. Aussi Pradou se tait, il abandonne la partie, il se sent battu : toutes ces simagrées, tout ce temps perdu, pour lui extorquer des sous, pour se donner en spectacle, pour faire l'important. Un quart d'heure aurait suffi, et voilà que depuis au moins une heure l'autre arpente le terrain et revient sur ses pas, muet comme une carpe, et impossible de savoir ce qu'il pense, s'il a senti quelque chose ou rien ! Les hommes surveillent le sourcier du coin de l'œil comme si de rien

n'était, ils font semblant de s'intéresser à autre chose, au prix des bœufs, au cours de l'agneau, au maïs qui se dessèche sur pied sans avoir pu mûrir : la grande foire approche, il faut penser à ce qu'on va pouvoir y vendre... Pourtant, lorsque soudain la baguette de coudrier vibre, les palabres s'arrêtent.

### **La robe d'Antoinette**

La mère parlait avec un accent rocailleux, à la fois rude et chantant. C'était une grande femme forte, plantée sur des jambes épaisses, poings aux hanches. Dans la salle de consultation blanche, aux murs anonymes et froids, elle imposait l'allégorie d'une vie laborieuse, confrontée à l'hostilité des terres pauvres, des maigres troupeaux, des orages couchant les moissons, des sécheresses habituelles. A bien y penser, sa fille n'avait été qu'une calamité de plus.

« Jusqu'à deux mois, c'était un ange, à peine si je l'entendais respirer. Et puis je ne sais pas ce qui l'a pris, voilà qu'elle s'est mise à hurler à longueur de jour. Rien ne lui profitait, je me souviens que je lui ai dit, bien sûr elle ne comprenait pas, elle était trop pitchoune, je lui ai dit que si elle était un chevreau, je la passerais par-dessus le mur de l'igüe. On avait, on a toujours ce champ de cailloux avec un grand trou, même que depuis, les 'péléos' ils y sont descendus. »

La mère voulait montrer sa bonne volonté, elle était d'accord pour collaborer avec les médecins, elle répondrait aux questions. Le docteur Ralph la mettait en confiance, il avait une bonne tête ronde, il la pria de s'asseoir. Puis il expliqua rapidement : les gendarmes l'avaient retrouvée au petit matin près de la rivière, à cinquante mètres avant le moulin de Cougnac. Elle portait une robe toute blanche, toute brodée...

### **Le Bouc**

A cette heure déserte, le bouc se trouvait attaché à un pilier de l'ancienne halle au toit pentu couvert de lauzes. On l'aurait dit exposé à la curiosité des passants, mais personne ne s'aventurait dans cette fournaise de pierres surchauffées. Il était posé là, dans l'indifférence de cette place aux portes et aux volets fermés, lorsqu'une troupe d'enfants déboucha brusquement, saluant le bouc par des cris : on hurle, on se pince le nez, on s'esclaffe, ce qu'il pue !...mais l'animal impressionne, le front bas, l'œil torve, la corne menaçante. La troupe peu à peu l'entoure, frémit, s'excite, crie, s'apaise et s'enfle à nouveau, s'avance et se recule. Lui ne bronche pas, les cornes luisent comme du bronze, des cornes splendides, bombées et larges sur le front, et rejetées longues et fines vers l'arrière, dans un beau mouvement d'arc symétrique et de volutes sculptées.

Le gentil Emmanuel n'avait pas participé à la fête. Le bouc le regardait de ses yeux graves, des yeux pailletés de vert, de jaune, avec des filets bleus et gris, des yeux larges et humains. Emmanuel posa très délicatement ses doigts sur la corne, entre le pouce et l'index. Alors il se fit un déclic, une sorte de note cristalline, et la corne, se descellant de son attache, resta dans la main du garçon.

### **Sous le tilleul**

Le gendarme Ferdinand Lauriol était bien embarrassé, il connaissait Marie Escombe, n'était-elle pas sa cousine, et ne sommes-nous pas tous un peu cousins dans ce pays ? Il suffit de remonter à deux ou trois générations et l'on se trouve un parent commun. Marie était donc sa cousine, il ne savait plus exactement par quelle filiation, mais sa mère le lui avait assez souvent expliqué : il lui demanderait à nouveau de remonter l'arbre de la généalogie, et elle se ferait un plaisir de raconter encore ce qu'il s'empresserait d'oublier. Le gendarme était un brave homme, il n'aimait que la chasse et le jeu de boules. Aussi, lorsque le brigadier le convoqua avec son collègue Louis Faurie pour arrêter Marie Escombe, il se mit à transpirer

d'angoisse et il pensa une fois de plus qu'il n'avait pas les aptitudes nécessaires au bon exercice de ce métier.

### **La troisième source**

L'endroit obturé par les broussailles, semble assez singulier : les parois ont des sortes de coulures sèches mais sombres, et ce ne sont pas des lichens. La banquette révèle une margelle très basse délimitant ce qui pourrait ressembler à un bassin peu profond. On y trouve comme une poussière noire déposée là et craquelée, ce qui prouve un milieu parfois humide. Était-ce une source, un filet d'eau tari, était-ce un lieu révéral ? Nous poursuivons notre ascension et rapidement nous débouchons sur le plateau avec ses genévriers, ses ronciers, ses bois de petits chênes-verts. Puis toute notre attention est retenue par un gros bloc taillé d'équerre dont un angle émerge d'un tas de pierrailles : on estime qu'il doit faire plus d'un mètre de long. En regardant plus attentivement, on trouve des restes de construction : la qualité de l'appareil est encore évidente dans les arêtes aiguës et polies. On voudrait poursuivre ces fouilles improvisées : il y eut ici un édifice, et nous avons beaucoup de mal à croire que vers le 12<sup>ème</sup> siècle ce fut, près de la source de Sainte Claire où affluaient les pèlerins, une abbaye dont il ne reste rien, sauf peut-être quelques piliers éparpillés, récupérés pour bâtir des appentis le long des granges. Mais s'il y eut des chapiteaux, des voûtes, des reliefs, personne ne le saura.